

d'apprendre un autre nom, vous convient-il d'hériter de celui-là ?

— Parfaitement, citoyenne, reprit Jeanne.

— Que savez-vous faire ? Rose-Thé, qui vous a recommandée, a grandement loué votre mérite.

— Il faudra peut-être en rabattre, citoyenne, mais vous serez contente de moi. Je sais coudre, coiffer, je passe pour une lingère habile, et je ferai vos toilettes au besoin.

— Combien voulez-vous gagner ?

— Ce que gagnait Véronique.

— Fort bien, dit la citoyenne Fouquier-Tinville ; je reçois ce soir, vous trouverez une robe blanche dans un cabinet de toilette. Attachez-y des nœuds rouges. Vous me coifferez ensuite.

Jeanne salua et sortit.

L'épreuve n'avait pas été aussi difficile qu'elle l'aurait pu craindre ; avec une rapidité de coup d'œil qui était une des qualités de cet esprit droit et sagace, Jeanne se rendit compte de la disposition des pièces composant l'appartement.

Le grand salon de réception communiquait avec la pièce servant de bureau à l'Accusateur public. Une tenture dissimulait une autre porte — celle de la cuisine, — porte qu'il devenait aisé d'entr'ouvrir sans crainte d'être vu, si l'on voulait écouter ce qui se disait dans le cabinet du magistrat.

Cette pièce renfermait une bibliothèque assez riche, occupant un des panneaux ; le second était garni d'un immense cartonier d'acajou, dont les vingt-quatre tiroirs portaient des lettres rouges d'une dimension énorme. Dans ces cartons s'entassaient les dossiers des prisonniers que devait examiner le sinistre fonctionnaire de la République. Non loin d'un bureau sacramental réservé à Fouquier, il s'en trouvait un plus petit devant lequel travaillait un secrétaire.

Celui-ci s'appelait Marcus. Il arrivait avec le jour, et ne sortait jamais avant dix heures du soir.

Pendant quinze heures, il restait courbé sur sa triste besogne, dépouillant des dossiers, expédiant des lettres, dressant des listes de suspects, auxquelles succédaient des listes de condamnés.

Jeanne l'aperçut au moment, où, feignant de se tromper, elle ouvrit rapidement la porte du cabinet de travail.

Leurs regards se croisèrent.

Marcus Siccard avait vingt-cinq ans, une haute taille, des membres musculeux. Ses cheveux foisonnaient et frisaient sur son front dénotant de l'intelligence, tandis que le développement du bas du visage trahissait une obstination contre laquelle devaient disparaître tous les obstacles. Des regards ardents luisaient sous des sourcils sombres. La bouche épaisse, rouge et sensuelle, était grande ; le nez fin et droit corrigeait une partie de ce que ce visage trahissait de violence.

Marcus posa la plume sur son bureau, et regarda Jeanne.

Celle-ci passa tranquille, froide, et sortit par le grand salon.

— Voilà une officieuse qui me semble inquiétante, murmura Marcus.

Il se replongea dans son travail, tandis que Jeanne rassemblait les rubans et les dentelles devant servir à l'ornementation de la robe de la citoyenne Fouquier.

Au bout de deux heures, cette toilette était un chef-d'œuvre.

— En vérité, Véronique, dit la citoyenne Fouquier-Tinville, Rose-Thé ne m'avait point exagéré vos mérites. Si vous coiffez avec goût, et si vous m'habiliez de même, je ne pourrai, en toute justice, vous donner le même prix qu'à la sotte fille que vous remplacez. Je doublerai la somme.

— La citoyenne a le temps de songer à ce détail, dit Jeanne, en dénouant les cheveux de sa maîtresse.

Elle les frisa, les étagea en boucles savantes, les couvrit d'un bonnet de dentelle de la forme de ceux dont l'histoire pare Charlotte Corday, et quand la femme de l'Accusateur public se trouva prête, elle ne put retenir un sourire de contentement.

— Voilà qui est parfait ! dit-elle.

Quant à Jeanne, elle ne put s'empêcher de frissonner. Ces rubans rouges, sur cette robe blanche, lui

faisaient l'effet de taches de sang.

Pendant les quelques jours qui suivirent, elle acheva de gagner les bonnes grâces de sa maîtresse ; les enfants la trouvèrent douce et complaisante. Elle les attirait près d'elle comme si le contact de ces jeunes êtres la reposait un peu. Tout le jour, dans cette maison, où femme et enfants étaient jeunes et beaux, on n'entendait parler que d'assassinats, d'exécutions, d'arrestations. Au moins les enfants gardaient une naïveté qu'une éducation précoce ne leur avait point encore enlevée. Des sentiments tendres restaient dans leurs âmes. Jeanne et eux se comprenaient. Après les avoir attirés, elle espérait en faire d'innocents complices.

Du reste, Jeanne ne tarda point à prendre dans toute la maison une sorte d'influence à laquelle chacun céda sans le savoir.

Minerve, la lourde cuisinière de Fouquier-Tinville, avait été jusqu'alors chargée de nettoyer le bureau de son maître. Elle s'acquittait peu ou mal de ce soin, dérangeait les papiers, ou, si on l'avait grondée pour ce fait, elle cessait de promener le plumeau sur les tables. Jeanne lui vint en aide un matin, et Minerve prit l'habitude de céder à Jeanne cette partie de sa tâche. D'abord celle-ci agit avec une grande circonspection. Elle parcourut des yeux les feuilles éparses, les lettres commencées, des listes à demi complètes. Quiconque, à cette heure matinale, l'aurait surprise dans le bureau de Fouquier-Tinville, eût sans doute été surpris de la voir prendre des notes rapides. Le soir, à son tour, Jeanne écrivait. Tantôt elle prévenait par un billet laconique une famille devenue suspecte, de chercher un nouveau gîte ; tantôt elle indiquait dans quelle prison se trouvaient un père, une sœur, une mère. Elle confiait ces lettres à des commissionnaires qu'elle avait l'art de découvrir, et joignait une pièce d'argent à sa lettre.

Jamais aucun de ceux qu'elle sauvait de la sorte ne se douta de qui lui venait un avertissement salutaire, sa conscience et Dieu lui suffisaient.

Le cabinet de toilette de la citoyenne Fouquier, contigu à la cuisine, était devenu l'atelier de Jeanne, elle y passait une partie de ses journées. L'oreille au guet, elle connaissait chaque bruit de la maison. Quand elle se croyait certaine de ne point être dérangée, elle quittait sa place, se dirigeait vers la cuisine se rapprochant de la porte, et s'efforçait d'entendre ce qui se disait dans le cabinet de l'Accusateur public.

Un matin, il lui sembla vaguement reconnaître la voix de l'interlocuteur de Fouquier-Tinville.

Celui-ci parlait haut, d'un accent méprisant et courroucé ; le second personnage répondait humblement. On devinait, en l'écoutant, qu'il se faisait petit devant le terrible fonctionnaire :

— Pourquoi m'avez-vous demandé une place d'Observateur de l'Esprit public, si vous ne savez la remplir ? Je vous ai enrôlé parce que vous avez promis de remettre entre les mains de la justice du peuple deux femmes, deux ci-devant, dont la fortune pourrait aider au soulagement de familles patriotes tombées dans la misère. Sans cela, avions-nous besoin de vous ? Bien plus, quand nous vous avons ouvert les rangs des Observateurs, nul acte de vous ne méritait encore cette prérogative. Vous n'aviez donné aucun gage de votre civisme. Prenez garde ! je pourrais croire que votre situation actuelle sert tout simplement à masquer des intentions liberticides. Votre titre vous protège jusqu'à cette heure ; mais, si d'ici à trois jours, vous ne nous avez pas livré un certain nombre d'ennemis de la nation, je me souviendrai que vous avez été au service des ci-devant Civray, et je vous enverrai rejoindre à la prison Lazare l'héritier de cette famille.

— Citoyen, répondit l'homme que Fouquier menaçait, j'ai tout lieu de croire que la mère et la cousine du prisonnier, dont vous parlez, habitent la rue des Noyers, par deux fois, je les ai rencontrées dans ce quartier. Le matin du jour où le peuple, suspectant Hannibal brisa les volets de son cabaret, je venais de reconnaître ces deux femmes dans les pauvres servantes du marchand de vin. Le tapage des patriotes les effraya, elles se sauvèrent, et depuis...

— Depuis, tu n'as rien trouvé.

— Paris est si grand.

— Je t'ai donné trois jours, ajouta Fouquier-Tinville.

— Je vous réponds, d'ici là, d'avoir fourni des preuves de mon zèle. Je suis sur la piste d'un prêtre, logé dans les combles d'une maison que je soupçonne de servir d'asile à des fanatiques venant pour assister à la messe. Si d'un seul coup je faisais arrêter curé et ses fidèles, cette capture-là vaudrait bien celle des deux femmes.

— Sans nul doute.

— Me vaudrait-elle de l'avancement ?

— Un avancement immédiat.

— Citoyen, je vais le mériter.

Jeanne, avec des précautions infinies, réussit à entrebâiller la porte, et au moment où l'Observateur de l'Esprit public allait sortir, elle aperçut son visage.

— Robert ! murmura-t-elle, je m'en doutais.

La porte fut refermée, et Jeanne regagna sa place en chancelant.

— Ainsi, dit-elle, je le trouverai sans fin sur ma route, poursuivant de sa haine celles que je m'efforce de sauvegarder, celui dont j'ai entrepris de racheter la vie, même au prix de la mienne. Mme de Civray n'est plus en sûreté dans la maison de sa nouvelle amie ; elle en doit sortir au plus vite, aujourd'hui avant ce soir, s'il est possible. Mais Robert, qui soupçonne déjà la présence de la mère d'Henri dans la rue des Noyers, va surveiller tout le quartier ; s'il m'y rencontre, par hasard, je suis perdue. Il me suivra, me dénoncera, et le but que je poursuis ne sera jamais atteint. Il faut les prévenir, cependant ; comment m'y prendre ?

Jeanne réfléchit un moment, puis son visage s'éclaira.

— Rose-Thé me servira d'intermédiaire, dit-elle ; Rose-Thé n'est pas suspecte ; elle est bonne fille, et le culte qu'elle professe pour la République ne la pousserait jamais à dénoncer des femmes. Pourvu que je puisse la rejoindre.

L'officieuse de la citoyenne Fouquier-Tinville se mit à fourrager dans les tiroirs d'un chiffonnier, puis prenant un amas de fichus et de bonnets légèrement défraîchis :

— Il me semble, dit-elle, que tout ceci aurait grand besoin des soins de la blanchisseuse. Si la citoyenne le permet, je lui porterai ce petit paquet ; en revenant je passerai chez la fleuriste, afin de commander des bouquets pour ce soir.

— Vous pensez à tout, Véronique. Tenez, prenez ce bijou et faites-moi le plaisir de le garder.

La jeune fille le regarda, et laissa échapper un cri. C'était une toute petite guillotine en or, qu'à cette époque il était à la mode de porter en guise de médaillon. On la glissait dans un ruban rouge qui, lié autour du cou, imitait la ligne sanglante du couperet.

— Merci, dit Jeanne, je m'en parerai ce soir.

— Je serais bien aise en même temps de te voir quitter cette robe sombre. Rien n'attriste une maison comme les vêtements de deuil.

— J'ai perdu mes parents... balbutia Jeanne.

— A ce compte, dit la citoyenne Fouquier avec un sourire, tout Paris serait en deuil, et cependant tandis que mon mari et ses amis protègent la République contre ceux qui la veulent abattre, et suppriment les ennemis de la Révolution, les femmes vraiment patriotes respirent d'autant plus que la nation triomphe et que l'on supprime ceux qui s'élevaient contre elle.

— Je ne possède pas d'autre robe, reprit Jeanne.

RAOUL DE NAVERY

(A suivre)